

Bordel karmique

Nouvelle, 2012

David Ruzicka

« Le karma est une situation tendue. Mais tout le monde en ressort gagnant. »

Auteur inconnu, web.

Pour vous, éternels soutiens

Droits de reproductions réservés © David Ruzicka, 2012

Mon grand-père nous avait laissé une maisonnette près de Setubal, au Sud des seins de la stagiaire, je veux dire de Lisbonne. Le plaisir qu'on peut donner à une femme est en-dehors de ce monde. Elle m'avait appris comment bien faire des cunnilingus. Mon grand-père était mort d'une crise cardiaque, ou plus précisément d'une chute en bas de la falaise près de la maisonnette de Setubal, à cause des seins de la stagiaire, je veux dire de la crise cardiaque. Les médecins n'ont jamais su. Du coup on y allait souvent, près de la stagiaire, je veux dire près de la falaise, comme en pèlerinage avec mon père. Pendant que ma mère nous préparait un superbe cul, un chili con carne je veux dire.

Les seins de la stagiaire sont ainsi restés figés dans mon esprit dès son arrivée au bureau.

Que je me retrouve avec elle au sommet de cette falaise, et ses seins, et son cul incroyable, bref avec elle en entier, et mon grand-père, et sa crise cardiaque, avait forcément un sens karmique. Elle a rigolé parce que je bandais. Il n'y avait personne, c'était désert par ici dans le vent de l'océan. J'ai bredouillé une excuse comme quoi je pensais à mon grand-père, mais elle n'a pas compris. Et je l'ai poussée. Marie.

Je t'ai vue, hier, sortir du travail. J'ai pressé le pas. Comme le battement de cœur. Tu marchais vite Marla, dans la foule en-haut de tes talons qui claquaient par-dessus la clameur de la ville. Tu

t'éloignais. De ta démarche souple, je perdais vite le fil. Tout me revenait, soudain. J'ai hésité, un instant.

Je t'ai vue. Tu étais juste une ombre. Déjà si loin.

Il y a deux femmes. Il y a deux hommes. Je suis un égoïste inconséquent et j'ai invité Marie, la stagiaire, pour quelques jours dans la maisonnette de Setubal. Marla, une collègue du travail, m'avait demandé si elle pouvait y passer un week-end prolongé en compagnie de son mari.

- Patch, ta maison au Portugal...

- ... ?

- Nous aimerions passer un week-end en amoureux... Tu pourrais nous la prêter quelques jours ?

Ça m'avait surpris car elle ne parlait jamais de son mari, un photographe très en vue. Marla avait débarqué un jour à l'improviste pour savoir si on avait une place pour elle. Son bagout n'avait pas seulement séduit le patron qui l'avait engagée pratiquement d'un jour à l'autre, mais moi aussi. Dès que je l'ai vue j'ai su que j'étais amoureux. Et puis elle a commencé à travailler avec nous et avec le temps les émotions se sont tassées. Comme elles savent se tasser lorsque les circonstances taisent la réalité.

Marla a presque 40 ans, des enfants, un mari très en vogue, une attitude sereine. J'ai un peu plus, des enfants aussi, une attitude bizarre, et l'emballage global a fait en sorte que nous serions de bons collègues, dans le doute. Mais lorsqu'elle est arrivée le

premier jour, si j'avais pu effacer le centre-ville, la lumière plate de l'hiver, le froid du matin, le Jura morne derrière les baies vitrées et le grondement du métro qui passe à côté, si j'avais pu effacer tout ça on aurait été dans un désert chaud sous les étoiles où il n'y aurait eu que des dunes du monde initial et une petite tente, et nous serions rentrés dedans parce que notre destin n'aurait pas pu être plus clair, et une bougie éternelle nous aurait accueilli, ce genre de bougie qui brûle depuis la découverte du feu, et dans sa lueur nous aurions entrecroisé nos bras et dans le contact de sa peau j'aurais envahi l'univers.

Nous avons fixé des dates. Marla s'est trompée de dates. Ou je me suis trompé de dates. C'est fou comme l'erreur est humaine. J'ai envie de pleurer mais rien ne sort parce que je suis dans mon droit.

Setubal est une petite ville tranquille près de Lisbonne. Les seins de la stagiaire, je veux dire Marie, portaient un petit sac Desigual alors que je sortais sa valise du taxi. Je l'avais amenée ici pourquoi ? Elle était cette chose de ma vie intensément sexy que je voyais tous les jours et qui petit à petit, au gré des frustrations de ma vie de couple, avait pris une importance gigantesque. Aussi gigantesque que le frou-frou de ses fesses dans une jupe trop serrée ou que la tension subtile de son T-shirt lorsqu'elle allait se faire un café. La vision de ses seins lorsqu'elle se penchait pour présenter une idée m'obsédait jusqu'au lit. Setubal est une petite ville tranquille. Les

pendulaires de Lisbonne y coulent une vie paisible entre le port, les pêcheurs, les vagues et la possibilité d'une crique déserte.

Mais je mens.

Marie n'était pas qu'une stagiaire sexy. C'est bien là le problème. C'aurait été trop facile.

Je me mens.

Marie était unique. Qu'elle ait besoin de faire l'amour en même temps que moi et qu'elle soit entièrement disponible n'y change rien. Ou alors ça fait partie de son côté exceptionnel. Mais peut-on parler de hasard lorsque la nécessité de la chair se retrouve toujours au même moment ? Elle aurait pu travailler ailleurs. J'aurais pu... j'aurais pu être quelqu'un d'autre. Mais non, il a fallu qu'elle me touche une fois en saisissant ma souris et que je ne recule pas cette fois lorsqu'elle a saisi ma souris pour me montrer cette astuce sur Photoshop et qu'alors son bras m'a frôlé et que j'ai sursauté un peu et qu'elle m'a souri et je lui ai souri et après tout ce qu'elle m'a montré n'avait plus aucune importance et mon acquiescement n'a eu aucune importance parce qu'elle savait et je savais. Que le lien avait été fait.

Un lien qui attendait d'être là, insondable.

Marie n'était pas une stagiaire comme les autres. D'autres sont passées en me faisant sentir trop serré dans l'entrejambe de mon jeans. Mais j'ai des enfants qui me regardent au fond des yeux lorsqu'ils ont envie de sauter sur le trampoline, et j'ai une vie organisée qui se déroule du matin jusqu'au soir de sorte que rien ni

personne ne puisse perturber l'organisation globale. Et puis Marie est arrivée, juste après Marla, et puis Marie et Marla ont commencé à effacer l'organisation globale. Et le trampoline.

J'ai dit à Marie que j'allais boire un verre au port. Le vent du large et la vision de mon grand-père s'écrasant en bas de la falaise me donnaient envie de faire des choses rares. Un verre de rosé et une cigarette alors que j'avais arrêté il y a quelques années. J'ai laissé Marie emprunter le petit chemin rocailleux menant à la maisonnette tandis que je prenais le sentier qui menait au petit bistrot sur la plage. De nombreux sentiers parcouraient le maquis et formaient comme un labyrinthe, dans lequel j'avais beaucoup joué. En arrivant en bas j'ai retiré mes sandales pour sentir le contact doux du sable et je me suis retourné pour admirer les collines alentour. A cet endroit deux routes longeaient la côte. La route principale qui s'en éloignait et qui était dangereuse pour les enfants, et une autre plus petite qui s'approchait même des falaises au-delà du petit port d'Arrábida, sous le couvent. J'ai remarqué alors que l'entrecroisement des sentiers les plus élevés formait une grossière lettre M qui m'a rappelé les prénoms de Marie et de Marla.

La première fois que j'ai fait l'amour avec Marie elle m'a dit :

- Pffff. Mince. c'est plus fort que tout ce que j'ai vécu.

Et j'ai répondu dans un souffle :

- Moi. Aussi.

Je me suis accroché à ses hanches alors qu'elle se laissait aller dans le canapé blanc au milieu des ordinateurs encore allumés, et j'ai pressé ma tête contre son bas-ventre parce que j'étais comme électrique et que je ne voulais plus trop la serrer de peur de m'évanouir, et elle a respiré lentement et je me suis rendu compte dans la moiteur de ses jambes que ma vie de couple était lente et froide.

Marla savait qu'il n'y avait pas de choix. Elle était en avance sur moi parce qu'une femme qui sait que sa vie de couple n'est pas suffisante est en avance sur un homme qui croit que sa vie de couple n'est pas suffisante. Elle avait traversé des choix précis alors que j'étais ballotté d'une idée à l'autre. Elle avait fait ce qu'elle avait voulu, des enfants, un homme riche, une niche pour sa vie de famille, elle avait eu une intention dès le départ et elle était allée jusqu'au bout. Et puis au bout Marla s'était rendu compte que ce n'était pas le bout, qu'il y avait plein de trous inattendus là où elle croyait avoir tout bien bouché. Que lorsqu'elle se réveillait trop tôt le matin sa vie était devenue quelque chose qui ressemblait à un paquet de Corn Flakes vide et des enfants qui se plaignent.

En descendant vers la plage je me disais que Marie ne serait pas seulement belle les jambes écartées dans la brise de mer s'échappant du balcon de la maisonnette, mais aussi au creux du lit un dimanche matin quand les enfants nous sauteraient dessus.

Et l'angoisse qui s'ensuivit m'a projeté sur la terrasse du bistrot. Je me suis assis et j'ai commandé un rosé local, j'entendais un enfant qui répétait « Papa » en pleurant. Le vent de la mer et le roulement lointain des vagues me rassuraient un peu. Et puis j'ai observé les femmes qui passaient. Dans le sable au loin, près de la falaise qui projetait une ombre géante sur l'extrémité de la plage, j'ai remarqué une femme qui m'a fait commander un autre verre. J'étais comme hypnotisé par ses sabots qu'elle portait rêveusement. Elle avait une robe légère de toutes les couleurs qui flottait au vent et je n'ai pas compris tout de suite pourquoi j'avais été attiré par elle et non par les autres qui s'étaient dans toute l'impudeur de leurs bikinis au soleil couchant. C'était Marla. Elle a disparu derrière le cabanon qui vendait des glaces. J'ai gobé mon verre en imaginant que l'organisation globale soit désorganisée. La cigarette avait un goût noisette qui à ce moment réussit à tout effacer, tout sauf la chatte fraîche de Marie qui était allée se doucher dans la maisonnette. Je me demande si le sexe ne décape pas tous les prétextes intellectuels du monde.

Julian n'a pas eu le temps de comprendre ce qui se passait vraiment, ai-je appris par la suite. Il sortait de la salle de bain lorsque Marie est entrée.

Julian ne s'embarrasse pas des circonstances. Ses enfants, sa femme, son job, n'existaient plus dès lors qu'il avait atterri avec Marla à Lisbonne. Marla incarnait pour lui tout ce qu'il n'avait pas

pu trouver dans sa vie. Tout. Il est pilote et les départs et les arrivées l'avaient fatigué. La vie de famille lui convenait, parce qu'elle était paisible à côté des rugissements de réacteur chaque jour. Ils s'étaient croisés au détour d'amis à un concert au Paléo Festival, comme si de rien n'était, alors que tout n'était.

Au-devant de la foule elle s'était retournée parce que quelque chose lui piquait dans l'épaule, et puis dans la mouvance de la foule elle avait rencontré son regard. D'abord elle pensait avoir compris. Il avait juste envie d'elle. Et puis un peu après elle s'était dit que ce n'est pas normal de ressentir comme ça un regard dans son dos. Et ils étaient allés prendre un verre ensemble au stand, et ils n'avaient pas beaucoup parlé. Mais Julian avait vu tous les avions qui s'écrasaient par terre dans ses yeux et elle avait compris qu'il ne regardait pas juste son cul. La musique avait continué un moment, et puis le concert s'était terminé, chacun devait rentrer, un peu comme s'il fallait que ce soit comme ça. Et elle était partie, mais il était resté dans sa tête. Et il avait cherché sa voiture longtemps dans les allées silencieuses des carrosseries, dans la pénombre du festival il se sentait perdu. Marla lui avait montré qu'il existait quelqu'un d'autre en lui.

Et puis lorsque Marla est arrivée dans son aéroport pour rester il s'est dit que ses rugissements étaient un peu vides. Elle avait détruit son aéroport avec un sourire et un geste moelleux du poignet en direction de son expresso. Il lui avait promis un envol en répondant à son sourire. Leur rencontre était préparée d'avance.

Entre eux s'étaient toutes les possibilités d'une existence sans contraintes, une forme de vie exotique où poussent la joie et l'indolence, où les tours de contrôle sont rasées en même temps que les poils pubiens. Les obligations de la vie de couple resteraient sur le tarmac.

Marla avait compris qu'avec lui il n'y aurait pas d'avenir, et en même temps qu'il n'y aurait pas d'emprisonnement. Elle s'étalait devant lui dans les draps des hôtels comme la liberté, Julian s'étendait contre elle comme un rêve d'une autre vie, et il y avait une brise entre ses jambes, sous son érection. Le mari de Marla avait oublié cette brise, trop occupé à photographier des starlettes, il bandait ailleurs.

Julian était nu dans la maisonnette et se roulait un pétard après la douche lorsque Marie est entrée parce qu'elle avait envie de se laver la chatte après le voyage. Elle ne supportait pas d'avoir l'entrejambe moite, mis à part bien sûr quand il s'agissait de l'avoir moite.

La maisonnette léguée par mon grand-père était située un peu à l'écart de Setubal, au-dessus des falaises séparant les nombreuses criques et plages de cette région, entre un couvent et une petite plage touristique du parc naturel de l'Arrábida. Bien qu'elle ait eu longtemps la réputation d'être hantée ma famille et moi-même n'avions pas prêté attention à ces rumeurs, qu'aucun événement concret n'avait d'ailleurs jamais étayé. Une maison laissée

longtemps à l'abandon acquiert vite ce genre de réputation. Après une année un peu plus opulente – j'avais gagné quelques clients plus importants que d'habitude – nous avons décidé d'investir le reste de nos sous dans une réfection un peu plus lourde. Et ensuite nous avons mis la main à la pâte nous-mêmes. Je ne referais pas l'expérience de la construction, mélanger le béton ou étaler la chaux ou tirer des câbles ne m'avaient apporté que le plaisir du devoir accompli, mais en deux saisons la maisonnette était devenue un charmant lieu de villégiature comme on dit, en tout cas un endroit qui nous convenait, à ma femme et moi et aux enfants, pour y passer les vacances d'été et parfois aussi d'automne. Une fois, nous y sommes allés pour Noël mais la pluie battante et l'océan turbulent nous avaient dissuadés de répéter l'expérience.

Et une année les enfants ont été assez grands pour que nous nous y risquions seuls, au printemps. A cette saison le fond de l'air n'est pas encore trop brûlant et la mer bien qu'encore fraîche est déjà agréable, avec les touristes en moins. Le maquis se parsème de tulipes sauvages, de fritillaires et de crocus des sables qui font oublier la rocaïlle et les arbustes secs de l'été. Nous y allions pour redécouvrir notre couple après douze ans à trop tourner autour des enfants. Et à la fin de l'été lorsque ma femme s'était remise à travailler j'y suis retourné seul pour réfléchir. Durant douze ans ma femme n'avait pas été disponible parce qu'elle devait s'occuper des enfants. Je pensais que nous redeviendrions proches lorsque les enfants seraient plus indépendants et j'ai attendu. J'ai attendu pour

me rendre compte qu'une fois éloignée des enfants elle était devenue obsédée par son travail. Pour me rendre compte que ni les enfants ni son travail n'avaient d'intérêt particulier pour elle, mais que c'était surtout moi qui n'en avait aucun. Les enfants avaient été un prétexte pour que nous restions ensemble. Nous avons donc vraiment connu notre couple durant deux semaines de printemps dans la maisonnette de Setubal. Et ce fut tout. L'hiver suivant fut pénible. Et au printemps suivant j'y ai amené Marie.

Je ne sais pas comment j'ai fait pour l'y amener alors que forcément la vision de son cul dressé vers moi allait se superposer à celui de ma femme, mais le désir d'un homme ne s'arrête pas à ce genre de détail. Et dans mon cas, assez banalement, je crois que cela avait une dimension vengeresse sur toutes ces années passées à attendre un amour qui n'existait pas.

Depuis le palier on a tout de suite la vue sur l'océan quelques centaines de mètres en contrebas, mais à cause d'un problème avec l'excavation initiale de la maison l'entrée se situait un demi-mètre sous le niveau du salon. En ouvrant la porte Marie a donc pu admirer le sexe de Julian avec en arrière-plan l'océan bleu profond. Elle a émis un petit cri de stupeur. Pas vraiment grand-chose, une sorte de jappement de caniche. Julian souriait parce qu'il s'attendait à voir Marla. Cette association fortuite du bleu de l'océan, du sexe de l'homme et du sourire de l'homme anima quelque chose d'ancien dans l'esprit de Marie. Un sentiment peut-être plus vieux qu'elle, que son corps je veux dire.

Plus tard elle nous a parlé d'un cauchemar récurrent qu'elle faisait durant son adolescence, dans lequel elle servait les moines d'un couvent au bord de la mer. Ils la violaient à tour de rôle dans la joie et la bonne humeur.

Marie a tout lâché et s'est enfuie dans le labyrinthe de sentiers en hurlant.

Marla avançait à pas lents sur la plage. Elle se demandait si elle devait tout plaquer. Les vagues lui susurraient que oui. Le sable tiède sous ses pieds nus lui demandait d'essayer encore un peu, d'attendre et de voir. Son mari la hantait. Julian la hantait. Les enfants la hantaient. Elle se sentait comme une petite maison vide et hantée. Et son dos lui faisait mal après le voyage en avion. Il y a longtemps les voyages en avion l'excitaient, lui donnaient des ailes. Maintenant elle comprenait que n'importe où, n'importe quand, quoi qu'elle fasse, aussi loin qu'elle aille, ses enfants seraient toujours là et qu'ils lui manqueraient tout le temps. Elle comprenait qu'il y avait là un lien auquel elle ne pourrait pas échapper et que ce lien la rattachait aussi à son mari. Des larmes s'étendaient sur son visage. Elle entendait des rires de jeunes filles qui jouaient au volley et les garçons qui se moquaient d'elles. Elle imaginait sa fille qui jouerait bientôt avec des garçons comme eux et se sentait tout à coup tellement loin de ses enfants.

Mais ce lien n'était pas uniquement le lien d'une mère à ses enfants. Elle les aimait du plus profond d'elle-même, mais en

s'éloignant d'eux elle voyait que ses enfants n'étaient pas seulement de fragiles créatures qu'elle devait guider dans la vie, des souvenirs intenses de tous ces moments donnés et reçus, des vacances en Afrique du Sud et des singes en Inde qui les avaient tant fait rire et des histoires racontées en hiver sous le duvet et des tours en vélo à quatre. Observant l'horizon anéanti par le ciel Marla percevait cette distance éternelle qui la séparait d'eux en même temps que l'infini qui les nouait à elle. Leur père, ses enfants, un lien génétique ? Elle a lâché ses sabots et est tombée à genoux. Un peu recroquevillée elle a pleuré dans le sable chaud. L'éternité de ces éléments, le sable, les vagues, le ciel, lui ont donné l'intime conviction qu'elle aurait pu vivre seule dans une grotte et que ses enfants chéris, et leur père, seraient toujours là avec elle. Et à ce moment ces éléments lui insufflèrent un sentiment terrible, une vision d'une vérité écrasante. Elle s'est redressée le sable collé au visage et se mêlant à ses larmes et elle a compris. C'était terrible et c'était vrai. Parce qu'elle n'avait plus d'enfants mais qu'ils étaient toujours là en elle. Parce qu'ils étaient aussi quelque chose d'autre qu'elle et leur père avaient amené ici. Quelque chose d'autre. D'étranger.

Au creux de la douceur de leurs caresses et dans leurs rires mêmes quand elle les chatouillait tout petits, dans cette proximité quotidienne depuis ce qui lui paraissait une éternité mais n'était que leurs naissances, que leurs naissances comme de petites étapes dans un plan tellement vaste qu'il lui échappait, quelque chose

d'autre d'étranger et d'éternel parce que ce quelque chose d'autre était lové ailleurs. Ses enfants étaient aussi en lui. Et c'était Julian.

Alors lui sont venus ces mots et elle a pris du sable dans ses mains et s'est approchée des vagues parce qu'elle eut besoin de les dire à voix haute. Les cris de joie des jeunes filles qui jouaient s'y mêlèrent comme il le fallait, et les plaintes moqueuses des garçons aussi comme il fallait, dans le vent de l'horizon et sous le ciel parfait comme il fallait. Parce que tout ici était comme il se doit grâce à elle. Elle s'est levée pour donner le sable à la vague et a murmuré :

- Je sais que j'aime mes enfants. Et je sais que j'aime mon mari. Et je sais que j'aime Julian. Et je sais que tout ceci est juste.

Marla ne pleurait plus en se redressant. Marla ne pleurait plus en se détournant de la mer. Elle ne pleurait plus en me reconnaissant. Je l'observais depuis la terrasse quand elle est réapparue derrière le cabanon à glaces. Et nous nous sommes vus à ce moment parce que c'était juste aussi.

Le hasard arrange les choses comme il veut parce que le hasard n'existe pas lorsqu'on parle des hommes et des liens qui ont toujours existé entre eux. Le temps n'existe pas non plus, parce que le temps n'est que ce qui sépare deux hasards qui n'existent pas. Le temps est ce qui se met entre nous parce que nos corps vieillissent. Le hasard arrange les choses comme il veut parce que

ce qu'il veut c'est nous, et que nous sommes plus que lui et le temps.

Quand je l'ai vue lâcher le sable dans la mer et dans le vent et se retourner directement vers moi avec ses cheveux qui bondissaient autour d'elle j'ai cru que Marla était une sorcière. Elle s'était retournée vers moi comme si elle avait su que je l'observais. A cette distance pourtant nos yeux ont paru si proches. J'étais dans une salle de bain immaculée et dans le miroir je la voyais elle, et dans le bourdonnement du néon elle entendait les battements de mon cœur. J'ai su alors que j'avais eu raison d'être amoureux d'elle et qu'elle était amoureuse de moi. Mais on ne pensait pas à un amour qui voulait qu'on s'embrasse, qu'on se touche, qu'on couche et qu'on s'entremêle, même si c'est ce qu'on aurait voulu, on parlait d'un amour qui était là depuis toujours et qui n'avait pas besoin de nos corps, tellement provisoires. Ses yeux annulaient tout et les miens aussi. Et sa sorcellerie mettait le passé et l'avenir à plat pour que mon existence s'arrêtât ici et maintenant.

Julian s'est senti soudain attaché à la terre. Une femme était partie en courant devant lui. Il se tenait nu face au chemin poussiéreux et cette femme s'enfuyait dans le ciel du couchant. Il avait toujours eu besoin de décoller de là où il était né. Son esprit pouvait être partout en même temps, mais son corps, lui, devait être ici et maintenant. Il n'avait jamais ressenti aussi violemment à quel point

le fait de s'envoler avait été un moyen d'échapper au sol qui l'avait vu naître. A quel point son corps avait besoin de lui, et son corps le ramenait à la terre d'où il venait. Il est resté immobile et nu sur le chemin qui montait dans le maquis, et immobile et nu devant cette femme qui s'enfuyait en hurlant il a ressenti soudain à quel point sa tête avait été loin de son corps. Son corps avait besoin de lui, de le faire atterrir, et de ne plus se laisser contrôler par des départs et des atterrissages qui se suivaient comme s'il n'avait pas été là. Il ne pouvait plus échapper à son corps. Toutes ces années de vols avaient été un vaste et unique mouvement de fuite parce qu'il avait laissé derrière lui son corps qui était né là et qui l'attendait. Sa famille de vigneron lui est revenue à l'esprit. La vision des racines des vignes scellées à leurs destinées à jamais.

Il n'a pas compris pourquoi cette femme qui n'était pas celle qu'il attendait s'enfuyait et il a fini de rouler son joint tandis qu'elle disparaissait dans un sentier, pour faire un instant comme si de rien n'était et comme s'il était toujours là, tranquille et bien dans son corps nu dans le chemin et sous le ciel imberbe.

Mais il n'était plus là. Il courait avec elle, nu dans les broussailles. C'est ce que la première bouffée de son joint lui a donné envie de faire, m'a-t-il appris par la suite.

Il n'avait plus été là depuis longtemps. Il avait vécu comme une tour de contrôle, il avait pensé qu'il volait et qu'il était libre mais tout cela n'avait été qu'une vaste arnaque pour essayer d'oublier ses racines. Jusqu'à cet instant nu sur le chemin.

Marie qui s'enfuyait était un aéroport qui s'enfuyait, et puis un autre, et puis un autre encore, et puis tous les autres. Il se tenait debout nu sur le tarmac et les tours de contrôle paniquaient. La seconde bouffée de son joint l'a rassuré. C'était normal d'être nu dans la nature sous le ciel du couchant au Portugal. Il a levé le regard vers le ciel comme d'habitude et quelques traces d'avion là-haut l'ont rassuré un moment. Des pilotes et des passagers qui suivaient une ligne si limpide dans le ciel, et si lointaine et si pure. Il aurait souhaité que sa vie de père de famille fût si pure et si limpide, si loin des racines des vignes. Et puis il s'est rendu compte qu'il bandait. Et qu'aucun joint n'aurait suffi à le détacher de là. Et que sa famille était là. Et que sa queue était une racine qu'il ne pourrait jamais arracher.

Marla et moi sommes remontés en silence vers la maisonnette. Nous n'avions plus rien à nous dire parce que tous les jours depuis notre rencontre nous nous étions dit sans le savoir tout ce qu'il fallait pour marcher en silence le long des sentiers. Il nous restait le silence véritable, sans le prétexte du pianotement vide sur les claviers. Nous avions déjà marché ensemble. Ses pieds nus dans le sable à l'intérieur de mes pieds nus dans le sable sur le même sentier depuis si longtemps.

Nous nous sommes assis tous les trois sur la terrasse de la maisonnette et j'ai essayé de joindre Marie. Son portable répondait en l'air.

- Elle ne répond pas...

Le soleil s'était couché derrière les collines et comme prévu les étoiles répondaient à nos attentes. Ici elles occupaient le ciel du zénith à l'horizon, si nombreuses qu'on oubliait les vides entre elles. En tirant une dernière bouffée sur le joint que nous avions partagé Julian a dit :

- Elle n'ira pas loin. Une fois arrivée au sommet elle t'appellera.

Marla s'est tournée vers lui :

- Nous sommes seuls, Julian. A un moment donné nous sommes tous seuls. Et à ce moment on ne sait pas ce qui se passe parce que tout est possible.

J'ai regardé le ciel. Nous savions que Marla disait juste. La Grande Ourse divaguait gentiment vers le nord comme à son habitude. Après quelques minutes de silence Julian a répliqué :

- Il y a une antenne pas loin. Elle aura du réseau. Elle appellera qui elle veut. Nous serons fixés.

Julian a regardé le ciel étoilé dans un nuage de fumée et je me suis versé un autre verre. Marla a dit :

- Elle peut appeler Patch et tomber sur son répondeur qui lui dira d'appeler Marc. Et tomber sur Marc et lui demander le numéro d'urgence du travail et tomber sur moi et mon répondeur qui lui dira que je suis parti au Portugal et alors demander à une copine d'appeler mon mari qui lui dira que je suis partie près de Setubal dans un monastère bouddhiste pour faire une semaine de silence, et comprendre qu'il n'y a pas de monastère bouddhiste près de

Setubal et alors elle comprendra que c'est le bordel et que le mec qu'elle a vu ici à poil en train de se rouler un joint n'est pas un monastère bouddhiste voué au silence, et alors tout est possible...

Je contemplais la voûte céleste paisiblement et Julian a éteint le joint comme s'il avait entendu le caquetage d'un Chinois. Il a conclu :

- C'est un peu tiré par les cheveux ton scénario...

- Je pense aussi. Elle va revenir parce qu'il n'y a rien aux alentours et Marie n'est pas très marcheuse... Mais à vrai dire ce n'est pas vraiment ça qui me fait souci. Je me demande plutôt ce qui va se passer après son retour. Comment elle sera. Comment elle se sentira. Ce qu'elle fera.

- Faut pas exagérer non plus elle a déjà vu un homme nu dans sa vie non ?

- Tu crois vraiment qu'il ne s'agit que de ça Julian ?, a rétorqué Marla. Que de ta queue et du sentiment d'horreur qu'elle peut provoquer ?

J'ai soupiré :

- A ce stade nous savons tous que ce n'est pas le hasard qui nous réunit maintenant.

J'ai jeté un regard autour de nous sur la maisonnette de mon défunt grand-père.

- Et peut-être que nous ne sommes pas en ce lieu par hasard non plus.

A un moment Marie a perdu ses sandales et ses pieds étaient coupés et ses mollets lacérés. Elle a voulu s'arrêter mais elle a entendu à nouveau quelqu'un rire dans la nuit. Un rire d'ivrogne, gras, lourd, un rire de moine ivre, et elle a repris sa course dans la panique. Il n'y avait qu'une seule solution et c'était de courir, de courir toujours, plus vite, plus loin, jusqu'à ne plus penser, ne plus entendre, ne plus sentir ce truc visqueux se glisser entre ses jambes, courir pour vivre. Une branche basse s'est enroulée autour de sa cheville, elle a senti comme un craquement, elle a hurlé parce le moine l'avait rattrapée et elle s'est écrasée sur le sol. Elle a réussi de justesse à protéger son visage d'une pierre qui lui a coupé l'avant-bras, et elle est restée là, tendue de tout son corps, attendant une main grasse sur son autre mollet, puis qu'il lui rampe dessus avec son haleine de vinasse tiède et qu'il la prenne en beuglant, comme il le faisait toujours. Au lieu de ça une voiture est passée un peu plus haut, des jeunes chantaient à tue-tête un air de *Good Vibrations* des Beach Boys et ils se sont éloignés dans la nuit. Marie a basculé lentement sur le dos, sa cheville lui faisait mal, elle se sentait écorchée de partout, son avant-bras était plein de sang. Les étoiles lui ont paru si nombreuses, elle avait couru longtemps entre les arbustes. Personne n'était accroché à ses jambes, elle était seule. Seule sous les étoiles et tout était si lointain et si froid. Elle a tremblé de froid ou d'autre chose parce qu'elle sentait que le monde s'était éloigné d'elle, que chaque pierre, chaque arbuste, chaque souffle de la brise et que chaque étoile n'était plus là

comme avant, un peu comme des amis avec elle. Le monde avait perdu de sa chaleur, il était devenu inconnu et dangereux.

En se redressant elle a remarqué la silhouette d'une vieille bâtisse composée de plusieurs maisons agglutinées les unes contre les autres, à une centaine de mètres un peu plus haut. Quelques lumières ont paru rassurantes. Elle s'est trainée entre les arbres bas. Il s'agissait du couvent d'Arrábida. Elle a eu envie de rire comme une démente mais aucun son ne sortait de sa gorge.

Le lendemain matin tôt trois religieuses ont ramené Marie à la maisonnette. Une méchante coupure à la joue, une blessure au front, elle boitait, sa robe était partiellement déchirée et elle avait un bras en bandoulière : on aurait dit qu'elle avait été passée à tabac. Ses cheveux hirsutes et son air hagard terminaient le tableau. Lorsque je l'ai prise dans mes bras elle a immédiatement pleuré. En la tenant contre moi comme une petite chose gracile et brisée secouée par les pleurs j'ai retenu mes larmes, j'avais tellement envie de la protéger, de lui épargner tout ça, et j'ai compris qui j'étais pour Marie. Dans le désir, dans la fusion, dans le besoin, dans la passion, dans le corps, j'ai compris que j'étais son père, que j'avais toujours été son père.

Les religieuses nous ont pris à part, soucieuses. La plus grande et la plus maigre, et la plus soucieuse, a décidé de s'adresser à moi d'un air sévère:

- Nous avons nettoyé et pansé les plaies. Sa cheville est un peu enflée mais elle ne devrait pas avoir d'entorse. Pour son bras par contre à notre avis il faudrait faire une radio...

Un bref instant d'angoisse, les collines, les criquets et les arbustes derrière les sœurs m'ont donné l'impression d'avoir été projeté quelques siècles en arrière. Me voyant un peu abruti la principale s'est détournée vers Marla :

- Par contre son état – mental...

Elle a chuchoté ce mot en se penchant vers Marla et Julian.

- Son état mental nous fait beaucoup plus souci. Elle a déliré toute la nuit. Elle nous a parlé de moines qui lui auraient fait des choses... des choses qui ne sont pas chrétiennes. Et aussi de son père.

Elle a lorgné sur moi comme si j'avais roté.

- Son père semble avoir violenté la petite. Il faudrait peut-être appeler la police. Lorsque nous avons enfin compris qu'elle venait d'ici ...

Elle a prononcé « ici » comme si elle avait parlé d'un bordel notoire ou d'un lieu maléfique.

- ...Nous avons renoncé à la police. Mais vous comprenez, il pourrait y avoir eu inceste...

L'une d'elle s'est signée, suivie promptement par la deuxième.

- ...Alors nous avons beaucoup prié pour elle et cela devrait aller mieux. Mais il faut faire quelque chose. Il existe d'excellents remèdes, comme les antidépresseurs, ou des anxiolytiques

puissants, nous en avons au couvent si vous rencontrez encore une urgence. Bref, la situation est grave. Cette jeune fille a besoin de soins, d'une aide de Dieu et des hommes.

Julian, hâve, le débardeur serré révélant ses longs bras parcourus de tatouages, la fixait comme si elle était sortie d'un cauchemar en noir et blanc ou d'un film d'horreur de série B. Il paraissait encore un peu pété.

- Vous... vous êtes encore habillées comme ça ?, dit-il en vacillant légèrement.

Les trois sœurs ont fixé Julian sans comprendre. J'ai réalisé soudain que j'étais encore à torse-nu et que globalement notre trio avait l'air très louche. Le soleil déjà haut m'éblouissait. Seule Marla assurait à peu près, dans un demi-sourire paralysé et cachée derrière ses grandes lunettes *Prada* :

- Merci beaucoup mes sœurs. En effet elle a besoin d'aide et nous allons appeler qui de droit. Merci pour tout ce que vous avez fait, merci beaucoup.

Les bonnes sœurs se sont incurvées légèrement et se sont enfuies en trottinant dans la poussière. La réputation de la maisonnette avait encore baissé d'un cran.

Depuis le réveil je traversais des vagues d'angoisse puissantes qui me tiraient au creux du ventre et me glaçaient les mains. Je savais que chez moi c'était le signe d'un changement profond. L'idée que je symbolisais le père de Marie et qu'en même temps elle était ma maîtresse ne contribuait pas exactement à me tranquilliser. Pour la

première fois un profond sentiment de culpabilité, vis-à-vis de ma femme mais de Marie aussi, me nouait les entrailles. Je l'ai laissée dans la chambre à coucher avec les volets fermés.

Elle avait le regard vide et me faisait peur et je crois que Marla et Julian n'étaient pas rassurés non plus. Nous sommes restés un moment à nous observer sans savoir quoi faire et alors nous l'avons entendu hurler.

A trois nous avons eu de la peine à la calmer. Marie était hystérique. Elle répétait qu'elle ne voulait plus servir les moines et m'appelait papa. Marla a trouvé un valium. Mais Marie s'accrochait à moi, elle a voulu que je reste couché à ses côtés. J'ai envoyé les autres dehors et je suis resté avec elle. Le calmant a commencé à faire effet, sa respiration s'est tranquilisée mais sa main s'agrippait comme une serre autour de mon avant-bras. Elle était livide et glacée malgré la chaleur du début d'après-midi qui s'insinuait petit à petit dans la pénombre bleutée de la pièce. J'avais peur car son corps ne m'inspirait plus aucune envie et ce n'était pas normal avec Marie. Dans l'entrebâillement du décolleté ses seins montaient et descendaient lentement mais cette vision m'a effrayé, comme une limite à ne pas franchir, et c'était ridicule parce que je l'avais franchie si souvent. Je ne pouvais pas glisser ma main vers ses seins, paralysé par le dégoût. J'ai fixé le plafond sans respirer. Le dégoût. Le dégoût de moi-même. J'ai fait l'effort de rester à côté d'elle pour la réchauffer et je me suis endormi en transpirant.

Mes nuits me plongeaient dans un noir de suie et une lourdeur de pierre tombale depuis quelques temps. J'en sortais assommé, j'avais la mâchoire crispée et dure comme si j'avais sniffé trop de cocaïne la veille. Je n'étais habité par aucun rêve ni aucun cauchemar, peut-être parce que j'entériorais mes peurs la journée devant l'écran et oubliais mes rêves devant ce même écran. L'écran ouvert sur le web comme prétexte pour tout oublier. En rentrant dans ce rêve aux côtés de Marie ça été l'opposé.

J'ai eu l'impression de me souvenir de tout, de pouvoir m'approprier n'importe quelle brîbe de mémoire, et sans doute même la mémoire des autres, ou d'autres « moi » avant moi, comme dans une eau si limpide que j'en verrais le fond à des kilomètres, sauf que l'eau était l'air lui-même, le temps, le tissu des sens, léger comme un voile de lin. Une réalité surnaturelle, comme si elle pouvait être plus que juste... la réalité. Marie et moi courions dans les broussailles non loin de la maison. Le soleil avait déjà disparu derrière les collines et la mer avait pris une teinte puissante et sombre de profondeurs inconnues, et le ciel tentait de l'imiter, suspendu dans cette stase délicate et parfaite où le jour est sur le point de s'effacer dans la nuit. Marie éclatait de rire et tournoyait, sa main tantôt frôlant la mienne tantôt s'échappant, j'essayais de l'attraper mais elle glissait toujours plus loin. Elle portait une robe que je ne connaissais pas, un peu démodée, très serrée à la taille et échancrée, elle était très excitante sans soutien-gorge avec ses seins légers et tendus sous le coton. J'avais envie de

l'attraper fermement par la taille et de la presser fort contre moi pour sentir son bas-ventre s'appuyer et glisser contre mon érection. Nous courions en direction de la falaise, sans effort, je n'étais pas essoufflé. Et puis lors d'un autre tournoiement son éclat de rire est devenu plus aigu en même temps que plus dramatique. Maintenant à chaque fois que j'apercevais son visage celui-ci devenait un peu plus hystérique, elle riait de moins en moins et hurlait de plus en plus et sa chevelure volait autour d'elle comme des flammes et ses yeux m'accusaient de l'avoir souillée et sa mâchoire devenait carrée et elle se crispait en tournant encore et encore sur elle comme pour donner consistance à une nouvelle forme de Marie à l'ancestrale puissance et l'éternelle damnation, pendant que l'océan avalait l'horizon et que le jour tombait dans l'obscurité. A mesure que nous nous approchions de la falaise j'arrivais à m'approcher d'elle, à presque la saisir par la taille alors qu'elle ne riait plus mais hurlait vraiment je voulais la calmer, la faire s'arrêter de tourner. Cette liberté dans la rencontre, cette fraîcheur dans l'envol amoureux se transformaient irrémédiablement en une passion dévorante, une perdition amoureuse. Marie m'a griffé, elle a tenté de me mordre, elle devenait monstrueuse, au-delà de l'hystérie elle était comme possédée et alors que nous arrivions près du bord de la falaise dans la nuit glorieuse qui avait envahi le ciel, elle s'est changée en une créature maléfique éclairée par des flammes en contrebas, mais je ne voyais plus son visage sous les cheveux j'entendais juste ses rots

et des borborygmes et des insanités répétées en latin. J'essayais toujours de la retenir, de la calmer, quand tout à coup elle s'est immobilisée contre moi, sa tête appuyée au creux de mon épaule, parfaitement paisible. Et elle m'a chuchoté, et ce n'était plus la voix de Marie mais celle de Marla, elle était si tendre et si triste et ce contraste fut si effrayant que j'en ai frissonné, je tenais Marla contre moi qui m'a chuchoté... Elle pleurait doucement. J'avais besoin de voir son visage. Je n'en ai vu que la moitié, scintillant sous les flammes en bas de la falaise. Une larme descendait sur sa joue, j'ai pris son visage dans la paume de ma main pour goûter à cette larme. L'autre moitié de son visage était dans la nuit, sauf une demi-lune de l'iris éclairé par les étoiles, l'œil de Marie. Et Marla m'a chuchoté... En bas de la falaise brûlaient les restes calcinés d'un véhicule. J'ai pris Marla par la nuque et je l'ai embrassée. Ses lèvres furent infinies, reculant, son visage rougeoyant dans les flammes elle m'a chuchoté :

- Patch... Patch je suis désolée. Je suis désolée.

Marla ressemblait à une gitane, une ensorceleuse, sa chevelure sombre se confondait avec le ciel et les étoiles s'y entremêlaient comme des diamants, alors que son visage brûlait entre mes mains, et ses yeux, encore plus noirs que la nuit, brillaient paisiblement, à la fois Marla et Marie.

- Quoi ?...

- Je suis désolée ce sont les flammes de l'enfer.

Et elle m'a attirée dans le vide et nous avons plongé dans les flammes de la voiture.

A la fin de l'après-midi Julian est revenu de sa promenade l'air soucieux. Je buvais un rosé sur la terrasse couverte, mes jambes au soleil et le reste à l'ombre j'essayais de récupérer un peu de chaleur de cette journée qui s'enfuyait trop vite, alors que Marla était au téléphone avec l'une de ses filles. Une sueur glacée me collait les aisselles et je sentais en permanence comme une odeur de rat en putréfaction. Seul l'alcool parvenait à me détacher par lambeaux du rêve que j'avais fait. Julian s'est versé un verre :

- C'est bizarre.

- Beaucoup de choses sont bizarres en ce moment...

- Non mais nous aurions dû entendre l'écrasement de la carrosserie, à cette distance, à moins que le joint...

- Mais de quoi tu parles ?

J'ai presque réussi à me redresser. Marla est sortie de la cuisine.

- Quand un avion s'écrase on pense toujours que c'est l'explosion et les flammes ou les réacteurs ou le frottement de l'air qui font le plus de bruit. Mais c'est faux, le tonnerre vient du métal qui se froisse à l'impact. Ça fait un crissement, insupportable, c'est comme, comme...

- Mais de quoi tu parles ?

Marla a-t-elle répété en lui saisissant le bras.

- Ca fait le bruit d'un avion qui s'écrase ?

Julian nous a regardé tour à tour, mon ironie est passée à côté.

Depuis sa rencontre avec Marie il avait toujours l'air un peu pété.

- Je me suis promené le long de la falaise là-bas après la dernière critique.

Il a pointé du doigt bien au-delà du petit port d'Arrábida, où la route qui longeait la côte s'approchait des falaises.

- J'ai senti une odeur de cramé. Et comme tout est sec. Je me suis dit merde quelqu'un aurait laissé sa clope. Et ça va cramer. Et après, merde peut-être que c'est même moi je me suis dit. Et je suis allé plus près de la falaise, vers où l'eau devient plus vite profonde. J'ai vu une voiture en bas. Démolie. Elle fumait encore bordel. Elle fumait encore. Et puis en me retournant j'ai failli tomber tellement elle m'a fait peur, j'ai vu Marie. Merde. Vous l'avez lâchée ?

Au lieu de me servir un autre verre j'ai bu directement au goulot. Le rosé m'a envahi les entrailles et sa chaleur a réussi à me redonner une sorte de contenance molle. Marla :

- Patch ? C'est quoi ces conneries tu as laissé Marie partir en ballade ?

- P... pas du tout. Autant que je sache elle dort à poing fermé. Et quand je l'ai laissée elle avait plutôt la tête d'un vampire que de quelqu'un sur le point de partir en ballade sous le soleil...

Nous sommes allés voir. La fenêtre était grande ouverte. Elle avait sauté parce qu'il y avait moins de deux mètres. On s'est regardé en silence. Marla a murmuré :

- Et moi qui voulais essayer de lui expliquer ce qui se passe ici...

Des hirondelles tournoyaient dans le ciel de la fin d'après-midi. Julian s'est affaissé en sortant un joint, Marla m'a pris le verre des mains. Tout en leur parlant j'observais les ombres des arbustes qui s'allongeaient. La saison était magnifique ici, avec les tulipes printanières et la mer dont les teintes étaient plus vives. La nature semblait tellement lointaine et indifférente à nos ébats mentaux. Marla ne m'a pas quitté des yeux pendant que je leur racontais mon rêve.

Les lampes de la terrasse et celle de l'entrée laissaient un halo rassurant sur un cercle d'une vingtaine de mètres autour de la maisonnette. Au-delà, c'était la Lune noire et le maquis disparaissait très vite dans la nuit. Nous avons appelé Marie dans toutes les directions, nous avons crié longtemps mais j'ai remarqué qu'aucun de nous n'osait s'éloigner du cercle de lumière. Autant durant la journée toute l'immensité de l'espace s'exprimait sous le ciel et dans l'horizon de l'océan, autant tout s'était brutalement refermé sur nous dans l'obscurité. Des forces épaisses et poisseuses nous retenaient prisonniers de la maisonnette, contre lesquelles seul l'alcool me donnait de l'élan.

J'ai osé aller un peu plus loin. Marla et Julian avaient plus ou moins renoncé et revenaient vers la maisonnette. Les chants des criquets me vrillaient la tête alors que la nuit moite m'a envahi brutalement. Les étoiles paraissaient faibles et moribondes, de petits éclats fades qui n'arrivaient pas à percer l'épaisseur de l'espace noir. Un malaise

lancinant me criait de retourner vers la maisonnette, une terreur d'origine inconnue m'arrêtait à chaque pas, jusqu'à ce que je comprenne que quelqu'un me regardait là-bas dans la nuit, dans les limites extrêmes de la lumière diffusée par la terrasse, vêtue d'une robe blanche que je n'ai pas reconnue. Elle s'est mise à avancer vers moi. Elle était pieds nus et saignait abondamment.

- Ma.. rie ? Marie ?

Elle avançait plus vite et tendait les bras vers moi et je distinguais sur son visage une expression inappropriée dans une telle situation. Une expression... quelque chose comme de l'appétit, une envie de moi dévorante, un besoin de me sucer, de me lécher, de m'aspirer la moindre goutte de sperme et de sueur, de gober mes tétons et d'avaler ma langue en même temps que toute ma salive. Et peut-être aussi un peu de sang.

Marie et Julian ont eu de la peine à l'arracher, collée comme une sangsue elle tentait désespérément de me sucer la langue hors de la bouche avec ses jambes accrochées à mes hanches et ses griffes qui m'enserraient la tête. Je dois convenir que malgré tout, et de façon très inattendue, je bandais. Son désir violent me donnait envie d'elle et cette violence m'est apparue sur le moment presque naturelle. Sa sensualité m'hypnotisait.

Elle a fini par se calmer et se tenir raide au bout de la table de la cuisine, une expression indéfinissable étirait son visage livide et taché de croûtes, fixant la nuit par-delà la porte-fenêtre. Marla était

assise auprès d'elle et lui tenait la main. Julian fumait un joint en face de moi et observait les volutes de fumée. Ses tatouages ressortaient comme des serpents noirs sous la lampe de la cuisine qui se balançait légèrement alors qu'il n'y avait pas un souffle de vent, étirant par moments les ombres sur nos visages. A torse-nu je m'accrochais à un verre dont j'analysais le fond vide. Les criquets s'étaient tus. L'évier gouttait. La chaleur nocturne était devenue irrespirable.

- Mais faire l'amour, ce n'est pas faire du mal non ? Aimer quelqu'un, cela ne veut pas dire faire du mal.

Marla essayait de lui expliquer la situation... globale.

- Ecoutes-moi Marie, si tu aimes quelqu'un, tu le sais, ce n'est pas quelque chose que tu peux éviter, c'est là et... et c'est là avec toutes les circonstances qu'il y a autour. Toi tu devrais le comprendre, toi qui aime Patch. Il est avec quelqu'un d'autre. Il a des enfants. Tu vois c'est possible de...

- C'est faux.

Le sourire de Marie n'était pas vraiment de ceux auxquels on a envie de répondre. Il y avait quelque chose de serein, d'angélique et tout à la fois maléfique dans ses yeux qui se sont ancrés sur Marla :

- C'est faux. Vous puez tous le mensonge. Et vous puez tous l'envie de baiser. Vous puez. Vous trouvez des justifications. Mais vous semez le mal autour de vous. Vos conjoints ne savent rien de ce que vous faites ici. Ils sont avec vos enfants. Ils sont avec vos parents, vos amis, ils attendent votre retour. Ils se réjouissent de

vous revoir pendant que tu sucés des queues. Et quand vous reviendrez vous mentirez, à vos enfants, à vos amis, vous vous tairez et vous ferez semblant d'aimer ceux qui vous entourent alors que vous ne penserez qu'à une seule chose : retourner sucer l'autre et baiser.

Pendant qu'elle parlait j'ai remarqué la main de Marla qui blanchissait tellement elle serrait le verre posé sur la table à côté de Marie, qui n'avait pas terminé :

- Vous n'avez aucune décence, ni aucune morale, ni aucun respect. Et vous n'êtes pas trois. Vous êtes des millions, des centaines de millions à forniquer dans le mensonge, et même à donner naissance à des générations de bâtards dont la vie est d'emblée absurde, et le monde tourne avec ces foules de gens perdus parce qu'ils ne viennent de nulle part, ils ne viennent que du mensonge. Tu crois que c'est de l'amour ça ? Et allons-y baisons tous parmi, les uns sur les autres à la gloire de l'amour ! C'est pas de l'amour mais de l'affinité sexuelle, du désir, de la frustration, un mélange dégueulasse, une boule visqueuse et dessus tu colles des pétales de roses.

Marla a fait exploser le verre dans sa main et a brusquement attrapé Marie par la gorge. J'ai voulu intervenir mais Julian m'en a empêché ; il avait remarqué que Marla ne serrait pas trop fort, qu'elle voulait juste lui faire un peu mal.

- Et toi Marie, tu sais peut-être ce que c'est, l'amour ? C'est le couple main dans la main au milieu de l'allée de l'église avec les

enfants qui chantent et les parents qui sourient ? Et trois ans plus tard il est où ton couple aimant et ému ? Et dix ans plus tard ? Et vingt ans plus tard, hein, il est où ? Non tu as raison Marie tu es entourée par des générations de bâtards du mensonge au destin scellé par la culpabilité, mais tu sais le plus terrible, Marie ? Le plus terrible est que l'amour pour l'instant, et bien c'est juste ça aussi. Amour partout. Pour la femme pour la maîtresse pour les enfants pour les chiens pour les chats pour les arbres et personne ne souffre. C'est la morale voulant réduire la population sur Terre qui stigmatise l'infidélité et qui fait mal. Les religions ont aussi vite compris que comme ça on réduirait la propagation des maladies sexuelles. C'est très pratique tout ça. Mais l'être dans tout ça, nous quoi, nous tous ? On est sensé se branler en cachette, devenir ermite ou pédophile ? Nous on est normaux. Bien sûr qu'on essaie. Bien sûr qu'on aimerait être plus gentils et honnêtes et aimants pour toujours comme une belle pierre blanche et lisse. Mais on vit aussi à côté !

J'ai regardé Julian. Julian m'a rendu mon regard. J'ai pensé que je savais qu'elle y avait beaucoup réfléchi, que sur la plage un jour plus tôt Marla n'avait pas pleuré pour rien. Elle avait ressenti jusqu'au creux du ventre, jusqu'entre ses plus infimes neurones, jusqu'au fond de l'utérus, ce qu'était l'amour, l'Amour. Julian a observé Marla les yeux brillants. Il se sentait tellement avec elle, elle était le porte-étendard d'une autre vie immense possible et

seule une femme, et une femme comme elle, pouvait exprimer vraiment ce qu'était l'amour. Marla n'en avait pas fini.

- L'amour c'est aussi une autre vie possible. La possibilité d'être une autre personne et d'être aimée pour d'autres raisons. Il y a des âmes-sœurs, il y a des anges protecteurs, mais le temps nous transforme et on voit ce qui nous entoure autrement, et un beau jour tu le rencontres et il voit aussi autrement et une autre âme-sœur est possible, et une autre encore. Le mensonge il ne vient pas de cet amour, mais de toute la merde qui entoure cet amour et interdit d'aimer plusieurs personnes, chacune d'elle pour différentes raisons, parce que notre cœur s'ouvre à elles et leurs cœurs s'ouvrent à nous. Et toi tu penses que c'est triste n'est-ce pas ? Que tout ce qui reste au bout du compte c'est le mensonge, la personne trompée, la tristesse et la séparation ?

Elle avait relâché Marie. Celle-ci a soupiré, puis elle a pleuré dans ses mains. Je n'avais plus envie de lui venir en aide. Marie n'était plus Marie pour moi. Marie était partie quelque part dans la nuit. Celle qui restait avait pété un câble.

Comme si elle avait pu m'entendre, Marla a murmuré finalement :

- Ce qui reste, c'est l'amour aussi...

Et j'ai frissonné.

Julian a versé un verre à Marie. Elle a avalé d'une traite. Puis elle en a avalé un autre, et un autre encore, et à un moment elle a pris la bouteille, bu au goulot, alors que je tirais Marla vers moi par la

taille et Julian a pris Marie sur ses genoux pour la faire sauter comme une enfant, et quelques secondes plus tard ils s'embrassaient à pleine bouche et il l'a pelotait goulûment. J'ai commencé à mélanger les joints et l'alcool. Marie hurlant à califourchon sur la tête de Julian, et Marla me branlant en se moquant de mon expression sérieuse, et Marie m'observant pendant que je la prenais sur la table, et m'attrapant le visage pour que je plonge mon regard au fond du sien, et Julian soulevant Marie de ses amples coups de hanche debout sur la terrasse, et Marla m'embrassant tout en me secouant la queue et en plantant ses ongles dans mon dos, et...

Marie dans le petit matin par terre sur la terrasse, elle rampait nue sur moi, j'avais la tête lourde qui bourdonnait, elle s'agrippa à mon épaule qui me faisait mal parce qu'à un moment j'étais tombé sur le sol pour que Marla s'asseye sur moi. J'ai gémi. Marie m'a chuchoté au creux de l'oreille, alors que son sexe encore humide appuyait contre ma main :

- Aujourd'hui, j'appelle tout le monde et je leur dit ce qui se passe. Elle s'est levée, a ramassé sa robe et en vacillant a disparu dans le maquis.

Les hirondelles avaient repris leurs chants, elles filaient dans le ciel pâle et les premiers criquets se réveillaient. Avant de sombrer j'entendis encore comme une musique classique lente et éternelle planant sur la nature et suivant des mélodies qui n'avaient pas de but et qui allaient dans le ciel en se répétant inlassablement et en

formant des cercles et des spirales stupides et insensées, mais d'une beauté terrible. Un autre jour existait donc, après hier.

Nous l'avons décidé ensemble. Julian était celui qui flippait le plus.

- Je vais pas gâcher mon existence à cause de cette petite chienne de pouffiasse qui prétend nous faire la morale et qui a tourné dans je ne sais pas combien de films de cul !

- Elle ne peut pas être loin. Elle est partie avec sa robe d'hier toute tachée, personne ne s'arrêtera pour elle et elle n'a rien, son sac à main est là ! A la limite les bonnes sœurs vont encore nous la ramener. Ou les flics. Ce serait plus. Gênant.

J'ai cherché l'approbation de Marla mais elle ne me regardait pas. Je me demande si elle m'avait entendu. Elle observait la toiture de la maisonnette comme si elle avait envie de l'acheter. La débauche d'hier semblait être passée sur elle comme une lointaine fête anodine. A bien y repenser je ne l'avais pas beaucoup vue boire ni fumer.

- Cette maison est à toi depuis ton grand-père n'est-ce pas ? Me demanda-t-elle.

- Heu, oui... pourquoi ?

Elle a effleuré la pierre de taille qui en constituait les fondements.

- Je me rends compte qu'il y a quelque chose qui ne va pas, avec ta maison.

- Comment ça, qui ne va pas ? Une sorte de fuite ?...

Marla a ricané. Elle était différente ce matin, plus distante. Je me suis vaguement demandé si la proximité physique de la veille la gênait, mais j'ai rapidement écarté cette possibilité. Elle n'était pas du genre à être gênée par ça dès lors qu'elle avait pris la décision d'y aller.

- Une sorte de fuite oui... Une sorte de fuite spirituelle...

Julian et moi avons échangé un regard surtout marqué par la plus vaste incompréhension que l'univers peut contenir. Elle nous a regardé tour à tour.

- Vous ne trouvez pas un peu bizarre l'attitude de Marie ? Vous vous dites que c'est juste une sorte d'hystérie sexuelle maniaque avec des phases de cul et des phases suicidaires, c'est ça ?

- A vrai dire je ne l'aurais pas, encore si tôt, pensé comme ça, mais maintenant que tu le dis, comme tu l'exprimes bien, en fait oui c'est à peu près ça... Ai-je bafouillé.

- Et nous ?

Julian :

- Quoi nous ?

- Nous, on est aussi un peu décalés vous ne trouvez pas ? Vous vous sentez bien ? Vous vous sentez à 100% ? Je veux dire en-dehors du fait d'avoir partouzé hier soir vous ne ressentez rien de spécial ? Patch, le regard que tu m'as jeté avant-hier lorsqu'on s'est vu à la plage, ce n'était pas exactement de la surprise non ? Julian, quand Marie a détalé en te voyant nu, avoue que ça t'a soulevé quelques poils sur la nuque, non ? Et nous quatre ici ? Par hasard ?

Un mauvais concours de circonstances et des agendas iCal foireux c'est ça Patch ? Et maintenant cette petite peste qui veut détruire nos vies... Et vous qui complotez, pour la faire tomber, dans la falaise... un accident... cette putain de maison... de merde... de karma bordelique...

Elle pleurait.

Nous n'avons pas répondu. En fait, nous l'avons regardé pleurer.

Je suis parti en chasse et j'avais eu raison : Marie n'était pas allée loin. Elle se tenait à l'endroit de la falaise où l'odeur de brûlé était la plus forte. Nous n'avions rien fait au sujet de cette voiture explosée en bas de la falaise parce que ce problème, comme tous les autres problèmes du monde entier, et d'ailleurs de l'univers entier, était sans importance. Ici nous devions résoudre un des fondements de l'espèce humaine, nous étions en quête de la connaissance ultime au sujet de l'amour, et rien n'aurait pu nous arrêter, et surtout pas un vulgaire accident de voiture.

Et je me suis donc retrouvé avec elle au sommet de cette falaise, et ses seins, et son cul incroyable, bref avec elle en entier. Et j'ai pensé que mon grand-père était peut-être tombé par ici. Marie m'a remarqué. Elle a rigolé parce que je bandais et ça se voyait bien sous le tissu fin de mon pantalon d'été. Confus, je pensais aux liens karmiques sans comprendre ce à quoi je pensais.

Elle avait l'air en forme Marie. Elle avait l'air heureux de celle qui a pris la bonne décision. Mais son sourire était seul à être heureux.

Au fond des yeux elle était terrorisée, elle pleurait devant l'horizon et ses larmes ne séchaient pas dans le vent, et peut-être – j'essaie de me justifier, et peut-être même qu'elle avait décidé de sauter.

J'ai bredouillé une excuse comme quoi je pensais à mon grand-père, mais elle n'a pas compris. Et je l'ai poussée. Marie.

Ils ont immédiatement compris que je ne revenais pas bredouille. Marla se tenait sur la terrasse et de loin nos regards se sont croisés comme sur la plage, mais je n'ai rien aperçu dans ses yeux qui approuvât ce que je venais de faire. Julian lui massait les épaules. Un fort vent s'était mis à souffler et leurs chevelures s'entremêlaient comme des flammes. Le vent soulevait le sable et arrachait les arbustes et le temps que je parvienne jusqu'à la maisonnette il était devenu presque tempétueux, cachant le soleil derrière un voile fin et jaunâtre que je ne connaissais pas dans la région. Nous nous sommes précipités à l'intérieur. Julian m'a tendu un joint à allumer mais j'ai refusé. Je me sentais glacé et la tête me tournait, et je n'osais pas regarder Marla.

- Alors ? M'a demandé posément Julian.

- Alors c'est fait.

- Comment ça ? Tu as fait quoi exactement ?

J'ai levé les yeux sur eux. L'avais-je vraiment fait ? Tout m'est apparu soudain si flou, si lointain. J'ai regardé dehors où le sable tourbillonnant formait comme un brouillard jaune et j'ai eu l'impression fugace que quelque chose n'allait pas ici. Nous étions

là pour tout terminer là, nous étions emprisonnés ici. Le vent faisait maintenant vibrer la maisonnette entière. J'avais envie de répondre à Marla qui plut tôt évoquait les coïncidences de nos rencontres sous ce toit, sur cette plage, en face de cette mer, nous quatre, et j'ai eu envie de lui répondre que non, il n'y a pas de hasard ici entre ces quatre murs. Qu'un lien par-delà l'éternité nous soudait les uns aux autres et qu'elle, Marla, se tenait au cœur de ce lien.

- Patch ça va ?

La main de Marla sur mon bras était glacée. J'ai eu mal, mal là où elle me touchait, et la brûlure froide de sa main, et son visage tout à la fois compatissant et anxieux, et derrière elle Julian les yeux écarquillés comme si j'allais me métamorphoser en un truc hideux sorti des ténèbres, j'ai eu une violente crampe d'estomac et toute ma poitrine s'est paralysée dans la panique. Je me suis arraché à l'emprise de Marla et j'ai eu envie de fuir mais lorsque j'ai ouvert la porte-fenêtre le sable m'a étouffé et le vent m'a repoussé en arrière. J'ai eu le temps d'hurler. Un cri incohérent, un ultime appel à l'aide lancé au néant, peut-être le cri de la culpabilité et du sort se scellant sur nous. Puis je me suis retourné vers eux, ils se cachaient le visage à cause du sable qui s'engouffrait par bourrasques et se tenaient recroquevillés et j'ai eu envie de les écraser comme des petites mouches dérangeantes.

- Si je vais BIEN ? JE VIENS DE POUSSER UNE JEUNE FEMME EN BAS D'UNE FALAISE, JE VIENS DE TUER

L'AMOUR DE MA VIE, JE MARCHE DEVANT VOUS
APRES ÇA ET VOUS ME DEMANDEZ SI ÇA VA ?!

Je me suis effondré en une boule de folie tremblante à leurs pieds. J'ai failli m'arracher les ongles en griffant le carrelage rêche, j'étais au milieu d'un désert plat et sec et le vent me hurlait dessus de disparaître, d'avalier le sable et de crever enseveli, alors que les étoiles inertes et morte et gelées m'observaient avec dégoût. Marie avait eu le temps de se retourner alors qu'elle était déjà dans le vide, les bras tendu vers moi non pas dans l'effroi, elle avait souri comme pour m'inviter à une danse, avant de disparaître dans le vide. Cette dernière image. Son sourire.

Julian m'a soutenu et ils m'ont amené au lit. Je tremblais et j'avais envie de courir vers la falaise et de m'y jeter aussi, dans le brouillard jaune et le vent insensé.

Contorsionné et glacé au fond de mon lit durant des heures, j'ai vu le néant autour de la maisonnette, et des filaments s'enfuyaient par tous les interstices vers le noir absolu, des fuites comme avait suggéré Marla, des filaments de nous-mêmes, nous nous en allions laissant derrière les petites carapaces calcinées de nos corps et la maisonnette de mon grand-père comme une tombe qui nous aurait attendus depuis longtemps.

J'ai fini par me calmer. Je sentais encore l'odeur de Marie sur l'oreiller, sa transpiration, l'odeur de sa sueur et son sourire rassurant lorsque nous faisons l'amour, et ses yeux appétissants. Elle avait souri ainsi dans le vide au bout de ma main. J'ai fini par

me calmer à cause d'un sentiment bizarre. Que rien n'était mort ici, que personne n'avait poussé personne, et cette idée me donna l'impression d'être éternel, et fort. La respiration plus lente je me suis redressé dans le lit. Le soir tombait déjà et le vent faiblissait, quelques étoiles transperçaient le voile de sable fin. Je n'avais pas poussé Marie. Versais-je tranquillement du côté de la folie ? Elle allait bientôt revenir.

Quand je suis retourné à la cuisine la maisonnette était plongée dans l'obscurité. Depuis la chambre que partageaient Julian et Marla j'entendais les gémissements du couple, les petits cris de la femme en même temps que l'homme qui faisait grincer le lit à chaque balancement des hanches. Ce désir qui surnage par-dessus le sentiment de destruction finale serait l'ultime échappatoire.

J'ai allumé une bougie sur la table de la cuisine et j'ai observé mes mains qui tremblaient encore légèrement. Avec la certitude que la vie allait reprendre ses droits et que désormais je n'avais aucune raison de massacrer les minutes dans un oubli artificiel, je n'avais plus envie de boire ni de fumer. Tout était fini maintenant... J'aurais peut-être dû aller faire l'amour avec les autres, ils m'auraient bien accueilli. Au lieu de ça je me suis mis à écouter la nuit comme si j'attendais quelque chose, quelque chose ou quelqu'un.

Le vent s'était tu et plus aucun son ne filtrait de la porte-fenêtre entrouverte. L'océan se confondait avec le ciel d'un noir profond

et étouffant. Le souvenir de mon grand-père m'apprenant à reconnaître les variétés de criquets et de cigales dans les broussailles autour de la maisonnette, sous la lumière cinglante de l'été, est apparu tel un mirage improbable au fond de l'obscurité. Mon grand-père marchant seul un soir d'automne près de la falaise, et sa chute mortelle quand plus personne ne pensait à lui. Il avait connu plusieurs femmes et était peut-être allé rejoindre l'une d'elle dans un dernier élan de lassitude, l'une d'elles ou toutes. A l'endroit où j'avais poussé Marie.

Un choc sourd en provenance de la chambre m'a sorti de l'apathie dans laquelle m'avait plongé l'observation fixe de la flamme, comme si elle allait me révéler un secret. Marla et Julian s'étaient tus quelque part à mi-chemin de la nuit. Je ne saurais dire si des minutes ou des heures s'étaient écoulées. Dans la nuit redevenue immobile et la maisonnette inerte, le temps acquérait des propriétés élastiques que je ne lui connaissais pas. Un second choc en provenance de ma chambre. On aurait dit un blessé allongé sur le sol et essayant de frapper à la porte, on aurait dit une femme au corps boursoufflé d'hématomes, aux membres tordus dans des directions inappropriées et parcourus de longues et profondes lacérations, avec un visage qui ressemblerait à de la bouille de sang coagulé et des bouts de cheveux, on aurait dit Marie qui s'inviterait pour une dernière partouze finale.

J'ai cherché Marla et Julian. Dans la pénombre les draps froissés étaient vides, le mur était frais contre la paume de mes mains et un

nouveau choc sourd retentit contre la porte. J'ai commencé à paniquer. J'ai allumé dans le court corridor qui menait à ma chambre, mais la lumière donnait à chaque angle et à chaque objet un aspect fractionné, un peu comme une ruine éclairée trop violemment, et mes bras et mes mains me sont apparus si pâles, et j'ai éteint.

Je savais que je devais lui ouvrir, que personne d'autre que moi ne pouvait à nouveau l'inviter à venir, et je désirais ardemment la reprendre dans mes bras, et elle ne m'en voudrait pas. La poignée de la porte fut douce dans ma main, le galbe d'une cuisse, comme nous faisons l'amour partout où un coin isolé nous en donnait l'opportunité, la rondeur de ses fesses bougeant contre moi comme une ondulation angélique, et j'ai ouvert parce qu'il en était ainsi, parce que sur tous les plans et dans toutes les dimensions et à chaque instant je devais ouvrir cette porte.

Nous nous donnions la main Marie et moi lorsque nous sommes sortis dans la nuit. Marla s'est retournée et nous a souri. A genoux devant l'angle de la maisonnette elle murmurait à quelqu'un qui se tenait au-delà :

- Et mon grand-père était là quand vous avez ordonné de tirer dans la foule... vous donniez les ordres aux autres et vous saviez qu'il était dans la foule... Patch viens par ici... ton grand-père nous dit qu'il nous attendait... Il a connu le mien durant la guerre

et sa future femme, ta grand-mère, était la femme de sa vie, elle l'aimait aussi, mais elle est partie avec ton grand-père. Elle était déjà enceinte alors tu vois. Ils étaient tous sous ses ordres dans le camp. C'était une question de survie et ta grand-mère... ton grand-père a ordonné de tirer elle n'a jamais su elle a cru que mon grand-père était mort. Et son premier accouchement s'est mal passé, l'enfant est mort et... Julian ? Où est Julian ? Ils ont construit la maisonnette en mémoire de Julian. Ils ont posé une pierre pour lui dans les fondations. Je veux le cajoler. J'ai besoin de lui. Julian est l'enfant mort. Julian est l'enfant mort-né. Julian ?

Marla était magnifique, elle rayonnait dans la pénombre qui faisait lentement place au jour nouveau. Elle portait la lumière pâle et rose de la ligne de l'horizon et de l'espoir. Elle a couru dans le maquis, sa chevelure tournoyait autour d'elle comme une couronne ensorcelante, une joie défunte l'animait, exorcisant tout le mal porté en nous tous.

Marie me souriait. Elle me tenait très fort la main quand nous avons passé l'angle de la maison pour voir à qui avait parlé Marla. Une ombre seulement, qui se tenait à l'écart, plus obscure que la nuit broussailleuse, une horrible ombre qui m'est apparue pourtant, et c'était sans doute le plus terrible, qui m'est apparue accueillante. Mon grand-père. J'avais rejoint le point essentiel et culminant de mon existence. Il a reculé et s'est évaporé dans la nuit parce qu'il était là, au fond de mes tripes, entre chaque circonvolution de mon cerveau, dans chaque battement de mon

cœur. Marie souriait. Rien de ceci ne la touchait, elle venait d'ailleurs pour me prendre. Elle s'est tendue vers moi, sur la pointe des pieds, ses mains dans le dos étiraient les épaules - elle tenait quelque chose dans son dos - elle m'a offert son visage, ses cheveux en batailles pointaient vers le ciel, les bretelles de sa robe tendue sur ses clavicules si fines, sa peau presque bleue et transparente et les virgules blanches au fond de ses iris captant une lumière surnaturelle, des petites larmes d'amour, absolu, entre ses cils immenses, et ses lèvres qui s'entrouvraient, ses dents rondes et fines, elle m'a embrassé, un baiser léger et doux comme pour me dire à la fois bienvenue. Et adieu. Marie, ma particule de liberté, la seule parmi nous qui en définitive n'appartenait à rien, à aucune histoire, cette graine volant sur toutes mes vies et nos vies et chantant que le renouveau est toujours possible, partout, à tout moment, un amour libre de toutes les contraintes du temps et des liens des Hommes.

Elle m'a planté le couteau dans le cœur. Marla appelait Julian.

Julian courait dans l'aurore.

La falaise à mes pieds ensanglantés soulevait le vent pour nous aspirer Marie et moi. Quelque chose se tenait derrière moi. Julian hurlait. Les tatouages sinuaient sur ses bras tels de fins serpents de vie et nu il trébuchait sur chaque arbuste, il se relevait et criait. Marla essayait de l'attraper, de le soutenir. Il hurlait parce qu'il ne voulait pas les laisser là, il ne voulait pas les abandonner, il ne

voulait pas que ses enfants vivent désormais sans père. Hagar, titubant, il s'agrippait aux branches, aux rocs et à la terre, il criait leurs prénoms au ciel.

Il a rencontré Marla près de Marie et de moi. Et c'est pleurant dans ses bras que l'ampleur de la vie libre possible qu'il leur laissait l'a étreint. En Marla il a compris qu'il n'y avait plus de limites, couche après couche elle entrait en lui et se révélait en lui, autre, toujours plus belle, toujours plus grande et différente, infinie. Le regard qu'il m'a lancé tout près de moi, un désespoir enfin libéré, enfin détaché des limites, et il l'a enfoui dans la chevelure de Marla qui lui a saisi la tête et l'a emporté dans le vide.

Les yeux de Marla dans le vide au creux de sa chevelure se sont plantés en moi alors qu'elle tombait. J'aurais dû être aspiré avec elle car j'étais aussi en elle. Mais.

Je saignais abondamment. Je sentais dans mon dos la puissance de toute l'humanité, une force immense et terrible et aveugle et juste. Mais. Marie voulait qu'on y aille maintenant. Mais. Mais j'avais envie de voir avant la falaise, voir ce quelque chose qui se tenait derrière. Encore un dernier effort détaché de tous les sens et de tous les éléments.

Mon grand-père se tenait là. Le regard vide fixé sur l'horizon qui naissait dans l'aube. Son visage n'exprimait rien. A ses côtés il y avait sa femme. A leurs côtés quelqu'un d'autre que je n'ai pas reconnu, et derrière eux. Derrière eux une foule immobile de visages qui n'exprimaient rien. Une foule immense de généalogies

entières qui attendaient là devant la falaise dans la clarté naissante du jour et qui voyaient l'horizon à travers Marie et moi, et ils se tenaient immobiles sur les collines jusqu'à la maisonnette, autour d'elle, partout, sur toute l'étendue du paysage ils observaient l'avenir, une famille immense de visages patients attendant quelque chose qui ressemblerait à une libération que je pouvais leur offrir. Les cris de joie de mes enfants lorsque nous sautions sur le trampoline, leurs rires dans le ciel parfait, le regard paisible de ma femme dans la fin du jour lorsque je la prenais dans mes bras, et la carcasse de la voiture calcinée en bas de la falaise. Le corps en sang j'ai plongé avec Marie. Dans les restes de tôle j'ai reconnu nos quatre corps unis dans l'accident. Marla était au volant, Julian avait jailli hors du métal broyé et son corps blême pendait dans les vagues, Marie me tenait encore la main lorsque la voiture avait raté le virage pour s'engouffrer dans le vide, la nuit où nous nous étions retrouvés.

Nous tombions enfin, dans le nouveau jour naissant sur l'horizon limpide, en silence et dans la paix, défaisant le passé, pour rejoindre nos corps. Et l'avenir.